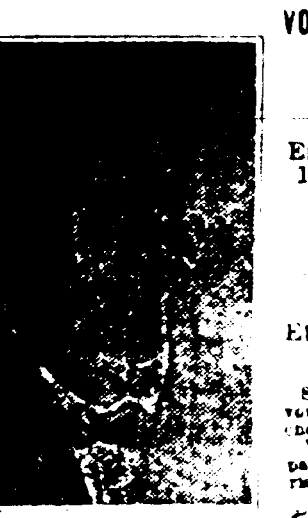
JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES

123 pieds rue N. Remparts—150 pieds rue Iberville.

VOUS Y VERREZ LA PLUS BELLE EXPOSITION DE

MEUBLES



FRANCIS MAESTRI.

En ville dans la plus Grande Vitrine au Sud—124 pieds de long, remplie de Meubles de la Meilleure Qualité que nous vendons moins cher qu'on ne vous ferait payer ailleurs des marchandises inférieures. Nous pouvons meubler votre

MAISON DE LA CAVE AU GRENIER

Et Bien le Faire—Exactement comme vous le voulez.

Si ce sont des Meubles ou des Ornements pour la Maison vous les trouverez ici, et vous n'aurez que l'embarras du choix.

Venez que nous vous fassions tout voir—et vous n'aurez pas lieu de regretter votre visite même si vous n'achetez rien, ce à quoi vous n'êtes pas tenu.

Nous agrandissons notre magasin en lui donnant plus d'extension au rez-de-chaussée—il nous a fallu le faire, les affaires l'exigeant.

PAUL MAESTRI.

FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO.,

LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHE EN VILLE.

Au Coin des Rues Remparts et Iberville. Phone Main 213

UN SEUL MAGASIN. LE GRAND. PAS DE SUCCURSALE

14nov 1an

Très Rev. F. C. MITTLEBRONN.

Soixante ans de Sacerdoce.

Le Très Rév. F. C. Mittlebronn est l'objet des manifestations les plus flatteuses de la part de ses paroissiens.

Au cours des deux derniers jours, l'église de Ste-Rose de Lima et son presbytère ont reçu de nombreuses visites, à l'occasion du soixantenaire de l'entrée dans les Ordres du Très Rév. Canon C. F. Mittlebronn.

Dimanche et hier ont été célébrées des messes auxquelles presque tous les assistants ont reçu la sainte communion : les hommes à la messe de dimanche, les dames à celle d'hier.

L'église, pour la circonstance avait été décorée avec goût aux couleurs papales et au-dessus de l'autel se remarquaient le drapeau américain et le drapeau confédéré.

Après la cérémonie, dimanche soir, des dames se sont rendues chez le Père Mittlebronn et lui ont fait don de vêtements sacerdotaux d'une très grande richesse. Le cadeau était fort beau, mais la façon de l'offrir en a doublé le prix aux yeux de celui qui le recevait. Le Père Mittlebronn, sous des dehors peut-être un peu froids, cache un cœur aimant, très ouvert à la reconnaissance, et qui vibre à la moindre émotion.

Ces dames étaient: Mme Charles Dittmann, Mlle F. Coquet, Mme J. Devereaux, Mlle Emma Soniat du Fossat, Mme Charles de Luppe, Mme A. B. Lacoste, Mme Harry Doize, Mlle Anna Cooley, Mme Alf L. Gaudin, Mme E. Hoehn, Miles Reinecke, Mme Louis Cassagne, Mme F. W. Collister, Mme B. Harrison, Mme R. Guenard, Mme F. V. Allain, Mme Walter Hobson, Miles Vautier, Mlle A. Nicomède, Mme Edw. Gaudin, Mlle M. Vredenburgh, Mlle A. Fernandez, Mme M. Bartlett, Mlle C. G. Grillot et Mlle J. Gaudin.

Pour accompagner leur geste du mot qui convenait, elles avaient chargé Mlle Anna Ledoux Cooley de le dire, et jamais mot plus heureux n'a été trouvé, ni plus délicatement tourné.

Mlle Cooley, en une langue dont elle connait toutes les souplesses, la langue française, s'est exprimée ainsi :

Vénéré Père.

Toute autre que moi, remplirait mieux le rôle que je viens jouer à cette heure ; mais il me semble entendre des voix d'outre-tombe me dire : nous allons mettre sur vos lèvres les paroles qui conviennent à une si grande fête. Ces voix sont celles de tous ceux que vous avez guidés dans la voie avant de leur ouvrir les portes du Ciel.

Je ne sais pas si nous pouvons nous vanter d'avoir été vos joyaux, comme disait Cornélie de ses enfants ; mais assurément, nous sommes vos enfants qui vous aiment et qui vous aimeront jusqu'au delà de la tombe.

Oui, Vénéré Père, à peine entré dans la vie, le souffle sacré embauma votre âme des mystiques parfums, et vous révéla que vous étiez l'élu du Seigneur.

Aussitôt comme un autre Samuel, vous vous rendîtes à l'appel de la voix intérieure qui vous appelait à votre grande mission d'abnégation de renoncement à soi-même ; et dès lors, corps et âme vous vous dévouâtes à la propagation des vérités de la foi chrétienne, la foi de nos pères.

La force de votre esprit, votre zèle infatigable, votre énergie indomptable qui allait jusqu'au sacrifice, vous firent vite remarquer, apprécier et vite aussi vous conquîtes votre place parmi les ministres du Christ.

Napoléon voyant ses braves sur le point de faillir s'écria : Du haut de ces pyramides, 40 siècles vous contemplent ; et vous, autre Napoléon dans l'armée du Seigneur, vous montrez la croix à vos enfants trop craintifs et languissants, et leur dites sans cesse : "Par ce signe vous vaincrez, courage et la victoire sera vôtre.

En jetant un regard sur vos premières années en Louisiane, les larmes me viennent aux yeux. Oui, vous avez souffert, mais vous avez d'immenses jouissances spirituelles; votre âme mûrie par la méditation, causait intimement avec son Dieu, tandis que votre corps endolori était sur le point de succomber à la fatigue ; mais missionnaire digne des Xavier, votre croix sur la poitrine, votre bréviaire en main, vous affrontiez les plus rudes labeurs de votre saint ministère.

Vous prêchiez avec charité :
A l'épouse, la bienveillance.
A l'époux, la fidélité.
A l'opprimé, la patience.
Au coupable, le repentir.
Au jeune enfant l'obéissance.
Au vieillard, la vie à venir.

Oui, vous vous faisiez tout à tous. Aussi, après la terrible tourmente de la gurre civile, vos enfants éplorés, après avoir tout, tout perdu, pensaient encore beaucoup avoir en vous possédant. Mais bientôt la voix d'obéissance vous appela à la Nouvelle-Orléans, pour déployer là, votre zèle infatigable parmi un nouveau troupeau, peut-être plus difficile; ici encore, magnanime dans votre charité, vous acceptiez toutes les privations, toutes les austérités, et cette passion de vous dévouer, ce besoin de vous donner, domina votre vie, tout l'atteste, tout le démontre, vous êtes encore le bon Samaritain toujours et partout, malgré vos soixante ans de service dans la vigne du Seigneur, vous n'hésitez jamais à l'appel du devoir.

Maintenant, permettez-moi de vous offrir, en souvenir de vos 43 années de dévouement dans la paroisse de Ste-Rose de Lima, au nom de vos bons et sincères paroissiens et amis, ce jeu d'ornements ; ils sont de drap d'or, nous les aurions voulu de diamants.

Puissiez-vous les porter encore de nombreuses années et quand l'ange de la récompense vous touchera de son aile, nous les conserverons précieusement, ayant été portés par notre digne ami et pasteur, en un mot, le meilleur des pères.

A six heures, hier matin, les dames de la paroisse ont assisté à la messe et y ont toutes reçu la communion. A neuf heures, le Père Mittlebronn, dans ses nouveaux vêtements sacerdotaux, a chanté la grand'messe en présence de Monseigneur Blenk et d'un clergé nombreux ; il avait à ses côtés comme diacre et sous-diacre, les RR. Laval et Jeanmard.

Un jésuite éminent, le R. O'Connor a prononcé un éloquent discours dans lequel il a retracé à grands traits la vie toute de labeur, toute d'utilité du Père Mittlebronn.

L'imposante cérémonie terminée, le Père Mittlebronn a fait les honneurs de ses salons : il y a reçu ses frères en religion et leur a offert un goûter..

Hier soir, dans l'hospitalière demeure du Père Mittelbronn, a eu lieu une Réception à laquelle étaient conviés tous les fidèles de la paroisse, Réception pleine d'éclat organisée par un comité très entendu et qui a fort bien fait les choses : le Rév. R. Carra, le juge Gabriel Fernandez et MM. Théodore Soniat du Fossat, H. C. Schindler, Paul Capdevielle, Charles Dittman, F. V. Allain, F. W. Collister, Alf. L. Gaudin, John B. Brewster, Harry Carrière, F. E. Baudac, Chas Gerard, Henry Fremaux, Gus Soniat du Fossat et Harry Doize.

Cette fois encore, le vénérable ecclésiastique s'est entendu féliciter de traverser la vie en portant le ciel dans son cœur, de livrer le bon combat et d'en sortir triomphant.

Successivement ont célébré ses qualités, ses vertus, le Rév. Carra, M. Paul Capdevielle, le Dr Y. R. Lemonnier, le juge G. Fernandez et le Rév. T. J. Weldon. Tous ont parlé de la carrière brillante du prêtre et de l'aumônier et en ont évoqué les glorieux souvenirs.

Voici le langage dans lequel s'est exprimé M. Capdevielle :

Très Révérend Père,

L'objet de notre réunion ce soir, je suis heureux de le dire, est de célébrer le 60me anniversaire de votre ordination ; et je remercie le comité d'organisation de l'honneur qu'il m'a fait en m'invitant à lui servir d'interprète ; auprès de vous, pour vous formuler, en cette mémorable circonstance, en même temps que ses félicitations les plus sincères, ses vœux les plus ardents pour que longtemps encore vous exerciez le pieux ministère que vous a confié la Providence divine, et dont vous avez si bien compris les responsabilités et si complètement rempli tous les devoirs.

Soixante années vécues entièrement au service de Dieu méritent, assurément, toutes les récompenses que dans sa bonté infinie il a bien voulu nous promettre.

Les peuples de la terre confient leurs destinées à des souverains et à des chefs d'Etats, et, à leur tour, ceux-ci font choix parmi leurs sujets les plus responsables, les plus éminents, les plus distingués, de leurs ministres, de leurs ambassadeurs qu'ils accréditent auprès des gouvernements étrangers pour y représenter dignement leurs nationaux, en faire respecter les droits, en protéger les intérêts.

Grande et belle, la mission qu'est la leur; et lorsqu'ils la remplissent avec fidélité, quelle n'est pas leur fierté de mériter le respect de tous et la reconnaissance du pays qu'ils ont servi : aussi, lorsque sonne pour eux l'heure de la retraite, l'histoire leur consacre une page glorieuse.

Mais si au service des hommes, il est possible d'arriver à la renommée ; à quelles satisfactions, à quelles jouissances n'est-il pas possible d'aspirer au service de Dieu ? Et ces satisfactions, ces jouissances, moins fragiles, moins éphémères que tous les honneurs de la terre, n'emplissent-elles pas mieux l'âme ? Quel abîme entre celui qui sert le Fini et celui qui sert l'Infini. Le prêtre est ce dernier ; c'est sous ses traits que se montre à nous la Bonne Providence ; c'est par ses lèvres que Dieu nous fait entendre sa consolante parole. Tous les matins, à l'autel, nous assistons à sa transfiguration ; nous le voyons pour ainsi dire se dépouiller de son humanité, s'élever dans des sphères paradisiaques pour entrer en communion d'esprit avec son divin Maître, avec Celui qui lui permet d'opérer le mystère de la transubstantiation, de changer le pain et le vin en son corps et en son sang.

Oh ! l'admirable rôle que joue le prêtre ici bas ! Partout il sème la bonne parole, relève les découragés tombés en chemin, sèche leurs larmes, font renaître en eux le goût de la vie, leur fait croire au ciel bleu de demain. Sur les fonts baptismaux, il ondoie le nouveau-né et le fait entrer dans l'Eglise ; quelques années plus tard, après lui avoir révélé les beautés de cette religion dont il est le digne apôtre, après lui avoir enseigné ses doctrines, il le convie au banquet sacré ; et plus tard encore, cet enfant qu'il a vu naître, dont il a été le guide sûr dans l'étroit sentier du devoir et de l'honneur, a grandi, et c'est à l'homme alors qu'il donne un autre de ces sacrements que l'Eglise a institués pour le bonheur de ses enfants: c'est à l'homme qu'il explique ses devoirs d'un état nouveau en appelant sur lui les bénédictions du ciel. Mais là, hélas ! ne se borne pas la mission du saint-homme à qui Dieu a délégué ses pouvoirs ; il est encore un service que le prêtre est appelé à rendre aux hommes ; celui de les munir des consolations dernières au seuil de l'éternité ; celui de leur parler de repentir pour mériter le pardon de leur tiédeur, de leur indifférence à l'endroit de leur Créateur.

Cet apôtre, ce missionnaire de Dieu, vous l'avez été, Père Mittlebronn; et dans l'accomplissement de vos devoirs vous avez apporté un inlassable zèle, une scrupuleuse exactitude, une touchante piété qui, s'ils ont activé notre foi, nous ont également émus, attendris.

C'est à vos vertus que nous venons ce soir rendre un juste hommage ; c'est aussi l'ami constant, le conseiller sûr, l'homme qui possède toutes les distinctions, tous les courages que nous venons saluer, lui dire *Ad multos annos* ! Dans votre vie si bien remplie, si pleine d'œuvres qui vous honorent, il est un acte, humain celui-là, qui vous a grandi à vos propres yeux, assurément ; il fallait vraiment de la virilité pour s'y livrer ; je parle d'une époque bien lointaine, celle de la guerre de sécession ; vous desserviez alors une paroisse de notre chère Louisiane, votre pays d'adoption. Oui, Père Mittlebronn, vous avez défendu votre presbytère contre l'invasion d'officiers du camp ennemi ; à leur audace vous avez opposé une fermeté, un courage qui les ont mis en fuite, et en cela vous avez mérité les applaudissements de vos paroissiens.

Soixante ans de sacerdoce ! la traite est longue, mais pour le bonheur de vos amis, pour l'honneur et la fierté de cette Eglise que vous servez avec tant de dévouement, puisse-t-elle se continuer encore et encore, afin que le fidèle serviteur, à l'heure des récompenses suprêmes, en voyant s'ouvrir devant lui le séjour des félicités éternelles, présente à l'Être Infini la gerbe qu'il aura cueillie dans les sillons de la vertu qu'il a parcourus, parce qu'y germait la semence divine : La Foi, l'Espérance et la Charité.

L'intéressante et sympathique manifestation s'est terminée par la présentation au Père Mittlebronn de son portrait, présentation dont avait été chargé M. Charles Dittmann et qui s'en est acquitté avec bonheur.

Le Père Mittlebronn est Lorrain ; il est du Département de la Meurthe. Dès sa prime jeunesse, la vocation religieuse lui vint, et après avoir fait ses premières études théologiques dans un séminaire en France, il vint en Amérique. Il arriva à la Nouvelle-Orléans en 1845 et fut accueilli avec cordialité par l'évêque Blanc. Il alla passer quelque temps à St Louis et revint dans notre ville : c'était en 1846. Le 15 août 1850, il était ordonné prêtre par l'archevêque Blanc dans la chapelle de Ste-Marie. Jamais depuis lors, le Père Mittlebronn ne quitta le diocèse. Pendant notre guerre civile il était curé à Pointe Coupée et bénit quatre drapeaux qui allèrent au feu.

Le Père Mittlebronn a reçu hier soir, de M. W. O. Hart, un drapeau confédéré, un drapeau des Etats-Unis et un portrait du Général Beauregard, de la part du Camp Beauregard, dont M. Hart est le "Post-Commandant."

Suicidé identifié.

Le corps de l'individu qui s'est suicidé vendredi matin en se tirant une balle dans la tête et en sautant dans le fleuve du pont du ferry "Thomas Pickles" a été repêché dimanche par l'équipage du steamboat "Corsica" et a été formellement identifié à la morgue. C'est un nommé George F. Thompson, de Butler, Pennsylvanie. Il était arrivé mardi dernier de Panama où il était employé comme mécanicien par la commission du Canal Interoceanique et devait se rendre à Butler pour faire une visite à ses parents.

On ignore les motifs qui l'on poussé à s'ôter la vie. L'identification du corps a été faite par M. Shedman, domicilié 2821 rue Canal, un ami du suicidé.

On a retrouvé dans les poches du défunt une somme de 2 dollars.

Le corps sera gardé à la morgue à la disposition de la famille.

VOL.

Entre deux et trois heures hier matin, un voleur s'est introduit dans l'établissement du Chinois Chin Gim Nong, rue Claiborne, 209, et en a emporté une somme de 860.

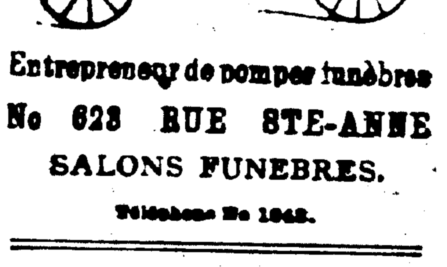
TESTAMENT.

Le testament de feu Etienne Auguste Jeannin, a été homologué hier matin à la cour civile de district. Le testateur lègue à sa sœur Mme C. C. Millaudon et à sa nièce Noelie Millaudon tous les biens qu'il possédait au moment de sa mort, et nomme la première exécutrice testamentaire sans caution.

SUPÉRIEUR AUX COPAHU, CUBÈBE ET AUX INJECTIONS
SANTAL
CAPSULES
MIDY
SOULAGE EN 24 HEURES

JAMES BONNOT,

Successeur de JOHN BONNOT



Entrepreneur de pompes funèbres

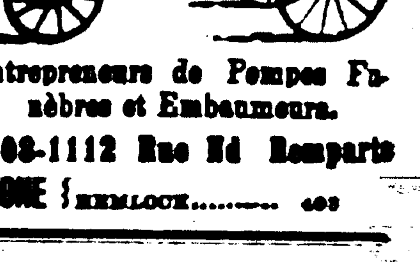
No 623 RUE STE-ANNE

SALONS FUNEBRES.

Téléphone No 1648.

F. LAUDUMIEY Président et Gérant. B. ADER Vice-Président EMILE ADER, Secrétaire.

F. LAUDUMIEY & CO., Ltd.,



Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs.

1108-1112 Rue Nd Remparts

PHONE { HEMLOCK........ 403

PHONE HEMLOCK 363

EMILE LABAT

(Autrefois Mme Veuve Jos. Ray,)

Directeur de Pompes Funèbres et Embaumeur,

No 1306 AVENUE NORD REMPARTS

Près Esplanade.

Voitures pour Bals, Mariages, Promenades, etc. Enterrements faits des prix modiques. Ordres reçus par le téléphone à n'importe quel moment.

1er sept—1an

PETITES ANNONCES.

Dame française—Demande du travail pour coudre à la main, raccommoder ou prendre soins d'enfants dans la journée désirant rentrer chez elle le soir. Références. Mme Fraset, 726 rue Toulouse. 9 août—

femme.

Quant à l'avocat, comme il répondait du fond de son lit, sa voix était plus assourdie et elle ne l'entendait pas.

Peu lui importait.

Ce qu'il était essentiel qu'Henriette apprît, c'était ce que Liliane voulait confier à Jedry-Thuret.

Et elle l'apprenait.

Et au fur et à mesure qu'elle devina le sens de cette révélation, sa figure exprima une joie méchante, comme le triomphe de son âme vindicative et haineuse.

Liliane mettait Jedry-Thuret au courant de l'histoire que Denis Gervoise lui avait racontée.

Elle lui disait comment l'innocence de Renaud Raigice eût éclaté plus sûrement encore si Gervoise, craignant le scandale, n'avait pas gardé pour lui la trouvaille du couteau qui avait servi au crime.

—En effet, murmurait Jedry-Thuret, c'est un détail d'une importance réelle. Jadis, si nous l'avions connu, il nous eût été utile.... mais aujourd'hui, après tant d'années, je doute qu'il puisse nous servir à quelque chose.

Henriette n'avait pas besoin, probablement, d'en entendre davantage.

Elle se retira, prudente, lentement, marchant sur la pointe des pieds et elle alla s'enfermer dans sa chambre.

Et il faut croire que tout ce qu'elle avait surpris ainsi était bien grave pour elle et surtout bien heureux, car elle dit tout à coup, tout haut, ne pouvant se retenir de partir ainsi, dans le tumulte des pensées mauvaises qui assiégeaient son cœur.

—Jamais cette fille ne sera la femme de Renaud.... Je les tiens, tous, et je leur ferai sentir qu'ils sont en mon pouvoir....

Elle les tenait, en effet.

Voici, en effet, ce qui s'était passé.

On se rappelle que, certain jour, alors que Jacqueline venait d'avouer sa maternité à Villedieu, son amant, elle avait surpris celui-ci qui avait pénétré dans la chambre de la jeune fille en son absence et qui avait tout bouleversé pour retrouver ses lettres.

Jacqueline, indignée de cette infamie et de cette lâcheté, prévoyant peut-être l'avenir, les lui avait refusées, alors que la veille encore elle les lui eût rendues sans hésiter.

De son côté, Villedieu rapportait, ce même jour, à sa maîtresse, les lettres d'elle qu'il avait en sa possession.

Il les offrait à Jacqueline en échange.

Et celle-ci avait répondu, avec une fierté méprisante : "Les lettres que je vous ai écrites ne m'appartiennent plus. Gardez-les si bon vous semble...."

Et Villedieu était parti, sans les lui rendre.

Il les avait enfermées avec d'autres papiers dans un bureau dont il avait toujours sur lui la clef, en se disant qu'elles lui serviraient peut-être un jour, mais qu'il avait le temps de les anéantir.

La mort était venue le surprendre brusquement avant qu'il les eût anéanties.

Madame Villedieu, qui avait été vivement affectée par la fin tragique de son mari, n'avait pas tardé à mourir à son tour.

Et Henriette, restée seule, en possession des papiers paternels, avait découvert les lettres de Jacqueline.

Elle les avait lues, une à une, jusqu'au bout, avec un intérêt passionné, car il lui semblait que cette lecture, du premier coup, éclairait le mystère de la mort de Villedieu.

Elle ne fit pas cette découverte du premier coup, mais à force de réflexions et en évoquant ses souvenirs d'enfant et de jeune fille......

Durant les mois de misère que Jacqueline avait passés à Paris après son départ des Bois-Murés et avant la rencontre de Gervoise la pauvre femme avait reçu de nouveau quelques lettres de protestation de Villedieu lui demandant des rendez-vous. Tout d'abord, elle n'avait pas voulu y répondre, puis elle avait écrit, en un jour de désespoir, une lettre définitive, laquelle avait mis fin à la correspondance de Villedieu.

Dans cette lettre, Jacqueline faisait allusion au séjour qu'elle avait fait dans les environs de Nantes et à la naissance de l'enfant qui était la fille de Villedieu.

Le nom de Danloup y était prononcé. Du reste, ce n'était pas une indiscrétion et une imprudence qu'elle commettait là, car ce nom, Villedieu le connaissait depuis longtemps. Il savait que c'était chez ces braves gens que Jacqueline avait été recueillie et élevée. Et, dans la nuit que les deux amants passèrent ensemble, après la révélation faite par Jacqueline de sa maternité, et quand elle eut repris confiance en Villedieu, la jeune femme avait fait des projets d'avenir et parlé des Danloup chez lesquels, s'il l'avait fallu, elle eût envoyé l'enfant qui allait naître, jusqu'au jour où le mariage avec son amant lui permettrait de le reprendre auprès d'elle.

Les premières lettres trouvées par Henriette prouvaient les relations de Villedieu et de Jacqueline, brusquement interrompues par le départ de celle-ci quelque temps avant le mariage de Villedieu avec madame de Montrieux.

Déjà, cela était clair pour Henriette.

Villedieu avait abandonné sa maîtresse pour faire son mariage dans lequel il n'avait considéré surtout que la fortune.

Et Jacqueline était partie....

La lettre définitive donnait plus de détails encore, puisqu'elle précisait à Henriette certains points, et puisqu'elle contenait l'aveu de la maternité.

En outre, Jacqueline avait répété à Villedieu la menace qu'elle lui avait faite lorsqu'elle s'était séparée de lui : "Quelle que soit ma destinée, vous serez un étranger pour moi tant que vous n'essayerez pas de vous mêler à ma vie.... Mais si vous l'essayez, malheur sur vous ! "

Et lorsqu'elle refaisait l'histoire de cette nuit maudite où, par sa lâcheté, elle avait été complice du meurtre de son père, Henriette, en frissonnant, se disait que le meurtrier, tant cherché, devait être Jacqueline. En elle avertie qu'elle était à cette époque, et pour laquelle le manège ordinaire de l'amour coupable n'était plus un mystère — puisqu'elle-même était la maîtresse de Renaud Raigice — elle fut surprise, à différentes fois, de la préoccupation et de l'attitude de Villedieu lorsqu'il se trouvait en face de Jacqueline, lors des relations fréquentes qui s'étaient établies entre Primerose et les Bois-Murés. Si elle avait eu le moindre soupçon à cette époque, ce soupçon eût été confirmé tout de suite et se fût changé en certitude. La révélation arrivant après coup lui rappelait ces souvenirs. Un moment lui était venue l'idée que le meurtre avait pu être commis par Jacqueline.

Dans quelles conditions ? Dans quel but ? A la suite de quels événements ? Elle ne le savait et pour le savoir il eût fallu qu'elle devinât le marché de honte et de lâcheté que son père avait proposé à la pauvre femme. Elle était donc restée depuis lors sur une sorte de qui-vive. Elle n'avait qu'une certitude morale que Jacqueline était coupable. La certitude matérielle manquait. Cependant le doute était si fort chez elle qu'Henriette n'avait pas craint de menacer Renaud Raigice de sa haine et de sa vengeance, en termes mystérieux, lorsque Renaud lui avait avoué son amour pour Liliane. Elle avait été frappée, plus tard, en effet, par l'arrivée de cette enfant dans le ménage de Gervoise. Comme elle possédait, avec les lettres de Villedieu, une base d'enquête, elle s'était informée à Nantes, par l'intermédiaire de gens adroits, auprès de la famille Danloup, et elle n'avait pas tardé à apprendre la disparition de la petite fille qui leur avait été confiée. De là à supposer avec raison que cette enfant était la même que celle que Jacqueline devait recueillir, il n'y avait qu'un pas, aisé à franchir. Une seule indécision lui resta, sur le rôle que Robertson avait joué dans cette affaire. Mais cela était de peu d'importance. Elle tenait une partie du secret.

Elle ne s'était plus occupée de rien par la suite.

Elle ne croyait pas que l'avenir lui réserverait d'être mêlée de nouveau à la vie de Jacqueline, de Liliane et de Gervoise.

Et voilà que, soudainement, dans le renouveau de son amour coupable pour Renaud Raigice elle trouvait en Liliane une rivale !

Et quelle rivale !

Aussi belle et plus belle qu'Henriette l'avait jamais été..

Aimant cet homme avec adoration, avec une abnégation, un dévouement dont elle avait donné des preuves.... Amour tout à la fois chaste et passionné auprès duquel les élans d'Henriette paraîtraient bien froids, contre lequel elle allait avoir à combattre avec une infériorité évidente, car la maîtresse de Renaud aurait à se relever aux yeux de son ancien amant et à faire évanouir, à se faire pardonner la lâcheté d'autrefois.

Tel était l'état d'esprit de la jeune femme.

D'après toutes les découvertes qu'elle avait faites, il était logique pour elle de penser que Jacline était coupable.

Mais la logique n'est pas une preuve décisive, il s'en faut.

Et la preuve décisive lui avait manqué jusque-là.

Comprend-on maintenant son triomphe ?

Cette preuve, elle venait de l'acquérir....

A continuer.